

beau. C'était partout des forêts magnifiques entrecoupées de prairies verdoyantes et dans les anse on apercevait une quantité de gibier et le castor à l'ouvrage. Tout appelait la présence de l'homme sur ces bords enchanteurs, et pourtant ils étaient déserts. C'était un lieu de passage pour les Iroquois et les Algonquins, lorsqu'ils allaient en guerre les uns contre les autres, et les sauvages qui l'habitaient d'abord s'en étaient éloignés.

Le Capitaine français avait remarqué que le soir, après le retour des coureurs qu'on envoyait à une ou deux lieues dans toutes les directions, tous les sauvages s'abandonnaient au sommeil; il leur reprocha leur imprudence, mais ils lui répondirent qu'après avoir bien travaillé le jour, on devait se reposer la nuit. Néanmoins lorsqu'ils se eurent dans le voisinage de l'ennemi, ils ne marchaient plus qu'après le coucher du soleil.

On avait laissé la chute le 2 juillet, et à la fin du mois on n'était pas encore arrivé dans le pays des Iroquois. Cependant les sauvages montraient à Champlain les montagnes derrière lesquelles ils habitaient. Tous les matins ils se contaient leurs rêves. Depuis quelques jours ils demandaient à Champlain s'il avait rêvé, il répondait négativement, et ils se retiraient tout tristes. Une bonne nuit il s'avisa de rêver et le lendemain il raconta qu'il avait cru voir les Iroquois tomber du haut d'une montagne dans la mer, qu'il avait d'abord couru pour les sauver, mais qu'il s'était ravisé et les avait laissés périr. Ces mots les remplirent d'une grande joie, car ils s'attendaient à rencontrer les ennemis ce jour-là. — En effet, vers dix heures du soir, comme ils doublaient un cap à l'entrée du passage qui conduit au lac Saint-Sacrement, précisément au lieu où se trouve Carillon, ils aperçurent tout-à-coup les canots des Iroquois qui venaient au-devant d'eux. On jeta du grand cri des deux côtés et les alliés envoyèrent demander aux Iroquois s'ils voulaient se battre à l'heure même. "Pas ce soir, répondirent-ils; il faut voir clair pour combattre." On tint les canots au large et on attendit le jour.

Le matin suivant les deux ennemis étaient en présence. Champlain plaça les deux français dans le bois et se mit lui-même au milieu des siens de manière à ne point être vu des Iroquois. Ceux-ci ayant à leur tête trois chefs remarquables par une couronne de plumes s'avancèrent fermes et graves, lorsque les Hurons et les Algonquins se séparèrent en deux colonnes, et Champlain sortant des rangs marcha au-devant de l'ennemi jusqu'à la distance de trente pas. Alors, profitant de la stupeur des Iroquois à la vue d'un spectacle si nouveau pour eux, il déchargea son arquebuse dans laquelle il avait mis quatre balles, et de ce premier coup, il étendit morts deux de leurs chefs et blessa gravement le troisième. En même temps, les alliés firent une décharge générale de leurs flèches; Champlain rechargait son arme quand les Français qui étaient dans le bois ayant abattu quelques uns des ennemis, ceux-ci saisis d'une panique s'enfuirent dans toutes les directions. Quelle devait être en effet leur terreur en entendant ces détonations si nouvelles pour eux et qui portaient invisiblement la mort dans leurs rangs! Les alliés les poursuivirent longtemps, firent plusieurs prisonniers, et en massacrèrent un grand nombre.

Telle fut la première bataille des Français dans la Nouvelle-France; malheureusement ce ne devait pas être la dernière; car celle-ci fut le germe de bien des guerres, lesquelles ne furent pas toujours heureuses.

ARTHUR CASGRAIN.

(A continuer.)

EDUCATION.

Comment on forme les manières et le caractère des élèves.

On doit prendre un soin particulier pour former les manières et le caractère des jeunes gens: en quoi je fais consister une grande partie de l'éducation.

Ce soin regarde le corps et l'esprit. On doit veiller à la culture et à la perfection de l'un et de l'autre.

On peut rapporter à la propreté et à la bonne grâce tout ce qui concerne le corps.

Je ne puis mieux faire, par rapport à la propreté, que de citer ici les termes mêmes du statut et du règlement de l'Université sur ce sujet: "Les maîtres doivent prendre soin que leurs disciples n'aient rien dans leur extérieur de malpropre, de rebutant ni de grossier; que dans leur vêtement ils ne fassent point paraître une négligence marquée; qu'on ne leur voie point des habits déchirés, des cheveux

mal peignés, des mains sales: car on doit s'appliquer, non-seulement à leur donner le bon goût de la littérature et des sciences, mais aussi à leur apprendre la politesse et le savoir-vivre, qui sont si nécessaires pour la société et le commerce de la vie. D'un autre côté, il ne faut pas souffrir que les jeunes gens donnent dans le luxe et le faste des habits, ni qu'ils affectent de porter des cheveux frisés avec trop de soin et trop d'art, comme dans le monde." Rien n'est plus sage que ce règlement, qui commande d'éviter les deux extrêmes, qui sont également vicieuses. Il ne faut point souffrir dans les écoles aucune affectation de parure, et encore moins ces airs de petits-maitres par lesquels ils prétendent quelquefois se distinguer.

La bonne grâce, par rapport aux jeunes gens, consiste à se bien présenter, à avoir une contenance assurée et modeste, à marcher d'un air aisé et naturel, à se tenir droit, à faire bien une révérence, à ne point être dans des postures peu décentes, à ne point s'abandonner à une certaine nonchalance. Les maîtres à danser sont utiles pour cela jusqu'à un certain point, et Quintilien approuve qu'on en fasse quelque usage.

J'ai parlé ailleurs de la politesse, qui tient quelque chose du corps et de l'esprit: car l'essentiel de cette qualité consiste à ne point trop s'aimer soi-même, à ne point tout rapporter à soi, à éviter de rien faire ou de rien dire qui puisse blesser les autres, à chercher les occasions de leur faire plaisir et à préférer leurs commodités et leurs volontés aux siennes. C'est à quoi les maîtres doivent surtout veiller. Quand les jeunes gens sont exercés à la pratique de ces maximes, la politesse ne leur coûte plus rien, et trois mois d'usage du monde achèvent de leur apprendre ce qu'ils doivent savoir.

Mais la grande et capitale application d'un principal (et l'on en peut dire autant à proportion de tous les autres maîtres), c'est de travailler sur l'esprit et sur l'humeur des jeunes gens; et il peut, par cet endroit, leur rendre un service infini. Ce n'est point par les instructions publiques qu'il peut beaucoup avancer de ce côté-là, mais par des conversations particulières, où les jeunes gens puissent s'ouvrir à lui, lui parler avec liberté, lui marquer leurs peines: où on leur apprenne à se connaître eux-mêmes, à n'être pas fâchés qu'on leur parle de leurs défauts, à les découvrir les premiers et les avouer de bonne foi, à chercher les moyens de s'en corriger, à demander pour cela les avis du maître, à venir rendre compte de temps en temps du profit qu'ils en auront fait.

Je suppose, par exemple, que le caractère dominant d'un écolier est la fierté et la vanité. Il parle souvent de lui-même, et toujours avec estime et avec complaisance. Il vante à toute occasion la noblesse de sa famille, les dignités de ses parents, leurs richesses, la magnificence de leur équipage, de leur ameublement, de leur table, et il n'a que du mépris pour tous les autres. Ce défaut n'est pas rare parmi les jeunes gens, et il se trouve quelquefois dans ceux mêmes dont les parents n'ont d'autre mérite que d'avoir amassé beaucoup de bien.

Un principal, pour peu qu'il soit attentif sur son collège, connaîtra parfaitement le caractère de ce jeune homme. Dans une visite que celui-ci lui rendra, après les discours préliminaires, qui dureront quelquefois longtemps, pour préparer la voie à quelque chose de meilleur et de plus sérieux, il fera tomber la conversation sur ce qui regarde le jeune homme. Si, sur les interrogations qu'on lui fera, il reconnaît de lui-même son défaut dominant, s'il l'avoue ingénument, on doit lui témoigner beaucoup de contentement, louer fort sa sincérité, lui marquer qu'un défaut avoué et reconnu est déjà à demi corrigé. S'il n'en convient pas, ce qui peut arriver, on par dissimulation, on de bonne foi, on tâche insensiblement de le lui faire connaître par des faits particuliers qu'on lui cite, mais sans reproche et sans aigreur, par le sentiment de ses maîtres, par le témoignage même de ses compagnons. On lui laisse quelquefois du temps pour y réfléchir plus mûrement. Quand enfin il commence à reconnaître en lui ce défaut, on tâche de lui en faire sentir la difformité et le ridicule; comment le seul amour-propre bien entendu devrait nous en donner de l'éloignement, puisqu'au lieu de l'estime que nous cherchons par de telles vanteries nous nous attirons que du mépris et de la haine. On lui propose l'exemple de quelque camarade humble et modeste avec beaucoup de naissance et de mérite, qui est estimé et aimé de tout le monde. Après lui avoir fait connaître sa maladie, on lui en propose les remèdes: ne plus parler de soi-même, ni de sa famille, ni de ses parents, ni de leurs richesses ou de leurs dignités; ne se mettre point dans son propre esprit au-dessus des autres; n'avoir du mépris pour personne; parler de ses compagnons avec avantage. On le fait revenir une quinzaine après; on s'est informé auparavant, par le rapport des maîtres, de tout ce qui le regarde, mais on l'apprend de sa bouche comme si on l'ignorait entièrement; et pour